

“Confinés comme ne l’étant pas”, par le théologien protestant Élian Cuvillier

Un texte de l’apôtre Paul peut nous aider à penser le temps que nous vivons. Il se trouve au chapitre 7 de sa première Épître aux chrétiens de Corinthe, écrite autour de 54 de notre ère :

“29Voici ce que je dis, frères : le temps (lit. le moment) est écourté (lit. contracté). Désormais, que ceux qui ont femme soient comme non mariés 30 ceux qui pleurent comme ne pleurant pas, ceux qui sont joyeux comme ne se réjouissant pas, ceux qui achètent comme ne possédant pas ce qu’ils ont achetés, 31ceux qui prennent en main le monde comme ne l’exploitant pas. Car la manière d’être (lit. le schéma) de ce monde égare (lit. conduit à côté)” 1 Co 7,29-31 (traduction personnelle).

Vivre la réalité du monde

Un passage qui résonne aujourd’hui étrangement à nos oreilles. On aurait presque envie de lui ajouter la proposition suivante : “Que ceux qui sont confinés soient comme ne l’étant pas”... s’il n’y avait le risque que l’on (mé)comprenne la proposition dans le sens d’un relâchement de la vigilance en la matière ! Il n’empêche. Examinons de près cette expression “comme ne pas” ou “comme non” (que la plupart de nos traductions françaises rendent par un très maladroit “comme si”!) en essayant de la penser en lien avec notre situation actuelle. Pour ce faire, considérons les diverses possibilités qui s’offrent à nous, appelés à vivre la réalité du monde telle que nous la vivons actuellement en situation de confinement.

Quatre possibilités se présentent. Quatre possibilités contenues dans la manière dont on articule les deux petits mots qui forment la locution que j’ai traduite par “comme non” et qui, en grec, se dit *hôs mê*.

Coller au réel ?

Les deux premières possibilités d’articuler ces deux mots consistent tout simplement... à ne pas les articuler. Dit autrement à oublier l’un des deux termes de l’expression.

Tout d’abord, en oubliant le “non”, la négation au cœur même du consentement à l’ordre et à la logique de ce monde. C’est-à-dire en somme, que ceux qui ont femme soient *comme* des gens mariés, ceux qui sont heureux *comme* des gens qui se réjouissent, ceux qui achètent *comme* des gens qui possèdent, ceux qui prennent en main le monde *comme* ceux qui l’exploitent, le dirigent en somme. Et, bien évidemment, que ceux qui sont confinés soient comme des gens confinés. Qu’est-ce à dire, sinon me semble-t-il ceci : que chacun « colle » complètement à la réalité — à l’image — du monde et de la société se laissant prendre par le

remplissage, le divertissement ou encore la déprime engendrée par cette situation. Cette option est celle que nous vivons le plus souvent. Il nous est difficile de prendre de la distance par rapport à ce que notre société nous propose ou nous impose. Difficile de garder la distance nécessaire. Il le faut pourtant. Tout discours politique, aussi légitime soit-il, est lui aussi pris dans une idéologie, des valeurs et des principes qui méritent au moins d'être interrogés de manière critique.

Faire le contraire des autres ?

On peut aussi, seconde alternative, oublier le "comme" et ne retenir que le "non" : que ceux qui ont femme ne se marient plus, ceux qui achètent cessent d'acheter, ceux qui prenaient en main le monde, se retirent loin du monde, bref ne vivent plus comme les autres. En cette période de confinement, nous pourrions, au nom d'un Évangile mal compris, ne plus consentir à l'ordre du monde tel qu'on voudrait nous l'imposer. Au lieu de me conformer à la norme de ce monde, je choisirai, au nom de je ne sais quel principe, de quelque prétendue liberté, l'attitude inverse de la société. Les vocations les plus radicales, les plus contestataires relèvent toujours d'une construction de soi qui se propose en miroir d'une autre image : désobéir aux injonctions en faisant le contraire des autres, dans une attitude irresponsable.

L'avertissement de Luther s'adressant à un médecin lui demandant conseil lors d'une épidémie de peste garde ici sa pertinence : *"Utilise les médicaments, prends ce qui peut t'être utile, enfume [i.e. désinfecte] les maisons, les cours et les rues, évite les lieux où ta présence n'est pas nécessaire et les personnes qui n'ont pas besoin de toi, et conduis-toi comme un homme qui veut éteindre un incendie qui ravage la ville. Car qu'est-ce que la peste [i.e. le virus], sinon un feu qui dévore non pas le bois et la paille, mais le corps et la vie ? Et pense à ceci : l'ennemi nous a envoyé un poison et une pourriture mortelle, conformément à l'arrêt de Dieu ; je prierai donc Dieu qu'il nous vienne en aide et nous défende ; c'est pourquoi je veux faire des fumigations, purifier l'air, donner et prendre des médicaments, éviter les lieux où je ne suis pas nécessaire et les personnes qui n'ont pas besoin de moi, afin de ne pas me négliger moi-même – ce qui pourrait avoir pour conséquence d'en infecter beaucoup d'autres et d'être coupable de leur mort. Si mon Dieu veut me rappeler à lui, il me trouvera bien ; j'aurai fait ce qu'il m'a donné à faire, et ne serai responsable ni de ma propre mort ni de la mort d'autres personnes. Mais si mon prochain a besoin de moi, je n'éviterai ni les lieux ni les personnes: j'irai auprès de lui et lui viendrai en aide, comme il a été dit plus haut. Voilà la foi authentique de l'homme qui craint Dieu : une foi qui n'est pas sottement téméraire ni présomptueuse, et qui ne tente pas Dieu" [1].*

Être de ce monde sans en être totalement

Une troisième façon de faire — c’est l’option la plus courante — consiste à faire “comme si”. Non pas “comme non” mais “comme si”, c’est-à-dire exactement l’inverse. Je m’explique : faire semblant d’être différent des autres, tout en étant totalement comme eux. Cela s’appelle l’hypocrisie, et c’est le bien le plus commun à tous les croyants de toutes les religions. On fait semblant d’avoir des “valeurs” dites chrétiennes (ou juives ou musulmanes ou humanistes ou tout ce que vous voudrez d’autres) qui devraient théoriquement nous différencier du commun mais en réalité on fait exactement comme les autres. Faire semblant d’avoir compris la “leçon de vie” que nous apporte le Covid 19... mais au fond attendre avec impatience que tout recommence pour nous lancer à nouveau dans la frénésie de la consommation ou l’activisme aveugle. C’est d’ailleurs ce qui risque de se passer, je le crains.

Il s’agit ni de coller complètement au monde, ni de dire un “non” radical pour proposer une autre façon de faire. Il ne s’agit pas non plus de faire “comme si” nous étions différents mais en collant quand même à ce monde. C’est plus complexe et plus fondamental en même temps : “comme” et “non” dans un même mouvement de tension féconde. Nous sommes dans ce monde et nous sommes confrontés aux façons de faire de ce monde. Il n’y a pas moyen de les fuir ou de les éviter : elles se présentent à nous que nous le voulions ou non, jusque dans notre intimité personnelle ou familiale. C’est donc “oui” à ce monde, en tant que nous ne vivons pas ailleurs. Mais c’est en même temps un “non” radical en ce sens que tout ce que nous vivons ne dit pas ce que nous sommes.

La tentation d’un rush consumériste

Mais est-il possible que “ceux qui sont confinés vivent comme n’étant pas confinés” ? Est-il possible de ne pas coller à ce confinement ? Est-il possible de le vivre en l’assumant complètement tout en ne nous y conformant pas, c’est-à-dire en ne nous conformant pas à ce que la société voudrait que nous en fassions : un temps de divertissement, d’occupations en tout genre, de remplissage du vide ? Ou encore de peur irraisonné et de repli sur soi par crainte de l’autre potentiellement dangereux ? Est-il possible que ce confinement ne soit pas un avatar de plus qui nous permet de masquer ce qu’il y a d’essentiel ? L’inverse est d’ailleurs aussi vrai : est-il possible que “ceux qui seront bientôt déconfinés vivent comme n’étant pas déconfinés ?” C’est-à-dire n’en fasse pas l’occasion d’un rush consumériste et d’un rattrapage compulsif de tout ce que nous n’avons pas pu faire depuis plusieurs semaines ?

La “figure de ce monde” passe conclut Paul. Littéralement, en grec, “le schéma de ce monde égare”. Confinés ou déconfinés, nous sommes invités à penser que tout ne se joue pas dans ce que le monde et la société nous proposent ou nous imposent. Il nous faut vivre cela, bien sûr. Jusqu’au bout. Mais, là n’est pas l’essentiel.

Être contemporain du monde

Peut-être le “comme non” paulinien est-il l'équivalent de ce que le philosophe Giorgio Agamben appelle être *contemporain* de notre monde. Mais une contemporanéité bien particulière. Il vaut la peine de l'écouter : *“Celui qui appartient véritablement à son temps, le vrai contemporain, est celui qui ne coïncide pas parfaitement avec lui ni n'adhère à ses prétentions, et se définit, en ce sens, comme inactuel ; mais précisément, pour cette raison, précisément par cet écart et cet anachronisme, il est plus apte que les autres à percevoir et à saisir son temps. Cette non-coïncidence, cette dyschronie, ne signifient naturellement pas que le contemporain vit dans un autre temps [...] que le temps qui lui a été donné de vivre. Un homme intelligent peut haïr son époque, mais il sait en tout cas qu'il lui appartient irrévocablement. Il sait qu'il ne peut pas lui échapper. La contemporanéité est donc une singulière relation avec son propre temps, auquel on adhère en prenant ses distances ; elle est très précisément la relation au temps qui adhère à lui par le déphasage et l'anachronisme. Ceux qui coïncident trop pleinement avec l'époque, qui conviennent parfaitement avec elle sur tous les points, ne sont pas des contemporains parce que, pour ces raisons mêmes, ils n'arrivent pas à la voir. Ils ne peuvent pas fixer le regard qu'ils portent sur elle.”*^[2]

Élian Cuvillier enseigne la théologie pratique à l'IPT-Faculté de Montpellier

[1] Martin Luther, « Si l'on peut fuir devant la mort », *OEuvres*, Tome V, Genève, Labor et Fides, 1958, p. 253.

[2] Giorgio Agamben, *Qu'est-ce que le contemporain ?*, Paris, Rivages, 2008, p. 9-11.

Les intertitres sont de *Réforme*.